

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

LETTRE DE M. F. COILLARD.

Léribé, 16 juillet 1872.

Bien chers amis des missions,

S'il est une pensée douce au cœur du missionnaire, c'est bien celle qu'il possède des amis dans la mère patrie. Peu d'amis personnels peut-être, car, depuis son départ, une nouvelle génération s'est élevée; de ceux qui l'ont connu, plusieurs sont déjà entrés dans leur repos; d'autres, absorbés par les œuvres ou les affaires qui se recommandent à leurs soins journaliers, ont laissé leurs rapports avec lui se ralentir, puis cesser tout à fait. Ils s'en sont consolés en lui donnant rendez-vous au ciel. Qu'importe, après tout, pourvu qu'il aient toujours son œuvre à cœur, qu'ils la suivent de loin avec intérêt, qu'ils implorent encore sur elle la bénédiction d'en haut? Que cette pensée fait du bien! Comme elle embellit la solitude et adoucit les épreuves! Reconnaisant de cette collaboration réelle, quoique silencieuse, le missionnaire ne demande pas que l'on s'occupe de lui personnellement; il peut dire de son œuvre ce que Jean-Baptiste disait du Sauveur: « Il faut qu'elle croisse et que je diminue! »

Mais l'avouerai-je, chers amis ? un nuage vient parfois, bien à tort sans doute, obscurcir ces sentiments-là. Je m'en veux d'avoir de telles pensées, permettez-moi pourtant de vous les dire en toute simplicité. Je me demande quelquefois si, en France, on *croit vraiment* à l'œuvre des missions. Et lorsque, par toutes sortes de raisonnements d'un patriotisme chrétien, ému d'une sainte jalousie, je me persuade que oui, alors voici une nouvelle question qui surgit : Comment se fait-il donc qu'il y ait si peu de vocations missionnaires ? C'est là, pour nous, un mystère qui occupe souvent nos pensées.

Oh ! jeunes gens de France, jeunes gens chrétiens, vous que Dieu a fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière, que faites-vous?... En entendant nos cris de détresse et en jetant les yeux sur la carte du monde païen, un tressaillement intérieur ne vous aurait-il jamais rappelé cette parole : « Le Maître est là et il t'appelle ? » Ne craignez rien ; si la vie missionnaire a ses épines elle a ses fleurs aussi ; le Seigneur sait compenser les unes par les autres. Les liens sacrés qui peuvent vous attacher à la patrie s'étendront, mais ils ne se rompent pas, ils sont indestructibles. N'hésitez pas ! « Nul qui va à la guerre ne s'embarrasse des choses de la vie, afin qu'il puisse plaire à celui qui l'a enrôlé. »

Lorsque je reçois une missive de quelque employé du gouvernement britannique, j'elis en grosses lettres imprimées sur la grande enveloppe qui la contient : « Pour le service de Sa Majesté ! » Cela donne à une feuille de papier une étonnante importance. Et bien, lisez aussi en tête de ma lettre, en caractères de feu, ces paroles : « Pour le service du Seigneur ! » C'est un message qui vient en son nom, un message pour vous.

Maintenant, laissez-moi vous parler un peu de notre œuvre ! Un des fruits de l'Évangile, dans ce pays comme partout ailleurs, c'est de détruire la superstition sous toutes

ses formes, et surtout de dépouiller la mort des terreurs dont elle s'entoure. « La mort ! pour les Bassoutos, c'est bien le roi des épouvantements. » Voyez tout ce qu'on fait pour la conjurer : ces sacrifices, ces purifications, ces charmes de toute espèce. Un Mossouto a-t-il le malheur de rêver de quelqu'un qui est mort ? la peur le prend, il consulte incontinent les devins, et s'empresse d'offrir une victime aux mânes irritées. — Quelqu'un vient-il à décéder ? tout travail au village est suspendu, et chacun de se droguer et de multiplier les charmes. — Le cadavre lui-même est un objet d'effroi. Dès que la nuit est venue, deux ou trois hommes d'âge mûr creuseront en toute hâte une petite fosse ronde ; seuls, tout seuls, sans aucun témoin, ils iront percer la hutte mortuaire, en arracher le mort, le déposer dans ce trou qu'ils recouvriront d'un tas de pierres. La cérémonie est bientôt faite. Mais il ne faut rien moins que l'appât d'un bœuf pour déterminer ces hommes à l'accomplir.

Il y a quelques années, on vint un jour nous annoncer la mort d'un aventurier européen. Je me rendis immédiatement sur les lieux. Je fus saisi d'horreur. Sous un rocher, sur un peu d'herbe sèche, gisait un cadavre à peine recouvert de quelques haillons et après lequel s'acharnait déjà la décomposition. C'était un Anglais ; dont le nom nous est resté inconnu. Là, dans cette cavité humide, la mort avait mis fin à ses souffrances terrestres ; personne n'avait été là pour lui fermer les yeux. Et pourtant qui sait ? peut-être avait-il encore une mère, lui aussi ! — Ce n'était pas le moment de s'attendrir, quelque navrant que fût ce spectacle. N'ayant pas eu le temps d'appeler les membres de mon troupeau, je suppliai, mais en vain, les païens des environs de m'aider de leurs bras pour rendre les derniers devoirs à cet être humain. Les gens de l'endroit prirent la fuite. Nathanaël Makotoko, à qui son rang eût pu servir d'excuse, et deux jeunes chrétiens qui m'a-

vaient accompagné se mirent volontairement à l'ouvrage. La nuit nous surprit avant que la fosse fût achevée. Vous auriez frémi en voyant, à travers les ténèbres de la nuit, cheminer silencieusement ce petit cortège composé de quatre porteurs, dont l'un était le pasteur lui-même. Nous tombâmes à genoux sur le bord du tombeau auquel nous allions confier, jusqu'au jour de la résurrection, les restes d'un infortuné dont nous ne connaissons ni l'histoire, ni le nom. Puis nous nous éloignâmes et regagnâmes silencieusement notre demeure.

Au mois de mai dernier, le jour de la Pentecôte, je fus appelé dans le même endroit pour une autre cérémonie funèbre. Le beau-frère d'un magistrat résidant là venait de mourir. C'était un homme pieux, à qui j'avais eu le privilège de parler des choses de Dieu. Nos chrétiens rivalisèrent de prévenances et de sympathie pour la famille affligée, qui venait d'arriver dans leur pays. Le dimanche, après le service du matin et la communion, presque toute ma congrégation me suivit à la maison mortuaire, à une lieue d'ici à peu près, bien que le service dût se faire presque entièrement en anglais. Le soleil disparaissait derrière les montagnes et les dorait de ses derniers feux comme nous chantions, sur la fosse, des strophes qui nous parlaient de résurrection et de vie. Le contraste entre ce deuxième enterrement et le premier était bien frappant.

Dans mon rapport à la Conférence, j'ai parlé du placement d'un maître d'école à Tsikoané, où l'évangéliste Johanno Lékomola travaille avec une persévérance infatigable. Le nouveau maître d'école est Matthiase Tsuéné. Son histoire serait intéressante à raconter. La première fois que je le vis, c'était un jeune homme sale, déguenillé, aux yeux rouges, aux paupières chassieuses. Sa mine rébarbative n'inspirait que de la méfiance. Je lui confiai pourtant un bœuf que j'envoyais hiverner à quelques lieues d'ici, lui répétant sur tous les tons que j'avais confiance

en lui, et que je saurais bientôt s'il en était digne ou non. Il s'acquitta fidèlement de sa commission. C'était un étranger. Il appartenait à la tribu des Bapélis et s'en allait avec quelques amis chercher du travail dans la colonie du Cap. Lorsqu'il en revint, assez longtemps après, il reparut portant sur l'épaule un fusil, l'objet de son ambition et le fruit de ses fatigues. Ses amis étaient encore avec lui. Il s'arrêtèrent, eux et lui, chez le chef Tsiamé, pour s'y reposer et y renouveler leurs provisions de voyage. Johanne, l'évangéliste de l'endroit, les captiva par l'affection qu'il leur témoigna; il se les attacha et commença à leur enseigner à lire. Leur soif d'instruction les amena bientôt chez nous. Ils se convertirent et furent baptisés.

Dès ce moment, Matthiase renonça à la pensée de retourner dans son pays, et il vint d'accepter la charge de maître d'école à Tsikoané.

Son installation a été l'occasion d'une belle fête, à laquelle toute notre Église a pris part. Les païens y sont accourus en foule; les vivres ne devaient pas y manquer, et le temps était magnifique.

Les principaux personnages des environs ont fait bon accueil à notre ami. Les Bassoutos sont éminemment les hommes de la parole; ils naissent orateurs; c'est un plaisir que de les écouter. Ce jour-là, à les entendre, on eût pu croire que ce serait par centaines que les enfants viendraient à l'école. Mais nous savions à quoi nous en tenir; la moyenne est de quinze, et c'est beaucoup. Matthiase n'est pas découragé, il visite les villages, va de maison en maison, fait l'œuvre d'un évangéliste, et emploie tout le reste de son temps à faire des briques pour sa maison d'école.

Chaque mercredi soir, il fait trois heures de chemin à pied, par le beau ou le mauvais temps, pour prendre part à une réunion spéciale de jeunes gens, où nous étudions la Parole de Dieu. Le lendemain, au point du jour, il est

déjà en route pour retourner à son poste. À l'extérieur il est entièrement changé. Il jouit d'une bonne santé; ses yeux sont guéris; il est propre, rangé, intelligent. Cette transformation est un de ces miracles de la Parole de Dieu qui sont très communs dans ce pays, et qui certainement n'étaient pas tout à fait inconnus à David, puisqu'il a dit : « Le témoignage de l'Éternel est assuré, *il donne la sagesse aux simples.* »

Peu de temps après, au commencement de juin, nous nous trouvions à Koloyané, une annexe à cinq lieues d'ici. Là aussi, nous allions placer un maître d'école; le fils de Johanne Lékomola. Toute la semaine il avait fait si beau que nous ne nous attendions à aucune contrariété. Aussi, la plupart de nos gens nous avaient-ils devancés. Mais, le samedi, le temps changea subitement; à un brillant soleil succéda un froid perçant. Toute la nuit le vent souffla avec violence, menaçant d'enlever la vieille tente qui nous abritait. Le lendemain, ce ne fut que giboulées, pluie et neige, tout le jour. Voilà donc, disions-nous, une fête manquée; mais il faut se résigner, le Seigneur l'a voulu ainsi et il sait pourquoi.

Cependant, vers midi, au plus fort de la neige, une cavalcade s'arrêta à la porte de la tente. C'était le fils du chef Pushuli et l'un des principaux hommes de la contrée, avec leurs gens. Une troupe de femmes et quelques hommes descendirent aussi de la montagne du chef Lésaoana. N'ayant pas de temple, nous nous rassemblâmes dans une caverne voisine. Le bruit d'une petite cataracte, le vent qui sifflait parmi les rochers et nous lançait des tourbillons de pluie et de neige, n'étaient pas, vous l'avouerez, très favorable à l'édification. Nous passâmes pourtant plus de deux heures dans cette caverne. Les éloquents allocutions de nos frères Élia, Kémuël et Nathanaël nous réchauffèrent le cœur et nous firent oublier que nos dents claquaient et que la réunion se prolongeait beaucoup. Nous quittâmes cette

caverne heureux et bénis. Ce n'était pas la première fois que j'y avais tenu un service, mais jamais je n'y avais eu une si nombreuse assemblée (elle était de deux cents personnes environ), et jamais nous n'y avons senti plus intimement la présence du Seigneur.

Joël, le maître d'école de Koloyané, a pu se convaincre, dès le début, que sa tâche ne serait pas facile.

Cependant, il a su déjà gagner l'estime des païens et l'affection de ceux qui l'entourent.

Sa petite école, qu'il tient naturellement en plein air, compte sept élèves réguliers. Eh quoi ! direz-vous, vous en êtes encore à des commencements aussi petits que cela ! — Oui. Pour nous les petits commencements durent longtemps, bien longtemps. Ici, il faut que vous le sachiez, nous attaquons le paganisme dans ses derniers retranchements ; c'est dans ce district qu'il a concentré ses forces, et c'est pourquoi nos progrès sont lents.

Les païens ont peur des écoles, et, à leur point de vue, ils n'ont pas tort ; car lorsqu'elles auront triomphé, les notions que nous essayons d'inculquer aux enfants rendront les anciens usages impossibles.

J'ai fait dernièrement une échappée à Thaba-Bossiou. En cette saison, c'est un voyage de deux jours à cheval. M. Jousse m'avait invité à une fête de baptême. Une autre grande attraction pour moi, c'était d'aller souhaiter la bienvenue aux amis Creux et Preen, causer de la France, et de ma bonne vieille mère, que M. Preen a vue. Dirai-je les délicieux moments que nous passâmes ensemble ? — La fête fut belle malgré le froid. — Ce qui me frappa surtout, ce fut la communion. Spectacle digne des anges du ciel, que ces trois cents communiants, faisant avec solennité la commémoration de la mort du Sauveur, dans un pays où avant l'arrivée des missionnaires pas une âme ne connaissait même son nom. Le lundi, je me remis en selle et pus pendant deux jours, en m'écartant du chemin ordinaire, visiter

un grand nombre de villages et hameaux dispersés dans les montagnes.

Nous venons, à notre tour, de recevoir la visite de M. Creux, que notre frère Jousse nous a amené. Le missionnaire nouvellement arrivé nous a fait du bien, il a dû le sentir lui-même. Dans notre réunion du vendredi, où nous reçûmes ses salutations avec celles des Églises de Suisse, nous lui répondîmes par les nôtres. En voyant parmi nous cet enfant d'Églises d'outre-mer, nous répétions tout bas, avec émotion : « Je crois à la communion des Saints ; » il fallait bien y croire puisque nous la sentions.

Le dimanche, nous n'avions qu'un auditoire assez ordinaire, mais ce fut un jour béni. M. Creux impressionna vivement l'assemblée par un discours qui perdit pourtant de son parfum par l'interprétation. L'attention était intense. Aussi, quand à son tour, M. Jousse monta en chaire, et dans le cours de son allocution montra quelle dette immense les Bassoutos ont contractée vis-à-vis des Églises de France, dette qu'accroissent, tous les jours encore, les sacrifices, les prières, les larmes de nos pères, de nos mères, de nos amis, l'émotion ne put plus être contenue et le service se termina au milieu des sanglots. L'après-midi, dans une réunion d'édification mutuelle, nous entendîmes encore d'émouvants échos des belles choses qui s'étaient dites le matin.

Vous ai-je déjà parlé de nos réunions de prières au commencement de l'année ? Elles ont eu un cachet tout particulier de ferveur et de solennité. Nous avons prié et intercédé pour des personnes dont on nous proposait les noms. Depuis lors, quelques-unes de ces personnes ont été converties. C'est, il est vrai, un petit nombre seulement de celles qui figuraient sur la liste. Mais le Seigneur nous a prouvé qu'il nous a entendus.

Un soir, un étranger nous arrive de Port-Elisabeth, où il était allé travailler. Il appartenait autrefois à l'une de nos Églises, mais il s'était entièrement fourvoyé.

Depuis plusieurs mois, sa conscience réveillée ne lui laissait plus de repos. C'est en vain qu'il avait cherché des consolations auprès des pasteurs du lieu. A la fin, il se mit en route, et revint au Lessouto. Il se rendit d'abord à Bérée, pour y épancher son cœur, auprès de son père spirituel, M. Maitin; puis il vint à Lérivé, en route pour son village natal où il allait raconter les grandes choses que le Seigneur a faites à son âme. A son retour, après que nous nous fûmes assurés, autant que cela se pouvait faire, de sa sincérité, cet homme, pour lequel nous avons beaucoup prié, fut reçu de nouveau dans l'Église. Il fit, à cette occasion, un discours qui me parut remarquable et qui impressionna profondément l'assemblée. J'en recueillis quelques fragments que je vais traduire pour vous; peut-être m'en saurez-vous gré.

« Mes frères, » dit-il, « mes frères ! il m'est donc permis de vous appeler mes frères. Hier, je ne le pouvais pas; j'avais peur de vous, car je vous ai trahis. Mon nom, ce n'était plus David, je m'appelais *traître* ! Mais la lumière de Dieu ne s'éteint pas dans le cœur. Je suis l'enfant prodigue, j'ai mangé l'héritage paternel, je l'ai dissipé dans la débauche, il n'en reste plus rien. Je reviens à vous couvert de honte. Non, la lumière de Dieu ne s'éteint pas dans le cœur. Cette lumière, c'est la conscience. La grâce de Dieu m'a suivi partout. Il y a cinq ans, je fis un voyage à Natal avec un de nos frères d'ici. Son cœur était plein des choses de Dieu; ses exhortations ne tarissaient point. Je me sentais mal à l'aise avec lui. Je finis par lui demander : « Dis-moi, que faut-il que je fasse ? » — « Ce que tu dois faire ? » me répondit-il, « c'est de retourner à ton Dieu; » « tombe à genoux et dis-lui : O Seigneur, quand tu caches

« ta face, est-ce parce que tu as cessé de m'aimer (1)? » Je sentis alors que la lumière de Dieu n'était pas éteinte dans mon cœur. Je retournai chez moi bien triste. Je me disais : « Kiti, si tu persévères dans cette mauvaise voie, que deviendras-tu? Il n'y a plus d'espoir pour toi. » Oh! la lumière de Dieu ne s'éteint pas dans le cœur!..... Mes frères, tenez-vous fermes! Le monde n'est que vanité, tristesse et douleur. Pour ceux qui marchent selon Dieu, tout est joie, au contraire. Hélas! que de pécheurs n'ai-je pas fait trébucher et éloignés de l'Évangile! Je suis le fils de Mamatèla. Ce nom m'a fait tomber dans le précipice de l'ambition et de l'orgueil. La soif des richesses m'a dévoré et ces richesses m'ont été des épines. Mais la lumière de Dieu ne s'éteint pas dans le cœur! — Je suis un grand pécheur. La douleur m'opresse. Je me lèverai, je me lèverai, je m'en irai vers mon père et je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre toi; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils! — Que vous êtes heureux vous, Elia Mapiké, Yohanne Lékomola, vous avez grandi et blanchi au service du Seigneur! Vous ne connaissez pas le ver rongeur de l'apostasie, la douleur de l'Israélite qui est retourné en Egypte. Je me suis égaré avec d'autres et aujourd'hui je reviens seul... Et le sang d'âmes perdues a souillé mes vêtements. Je bénis le nom de Dieu qui ne m'a pas abandonné. Sa lumière ne s'éteint jamais dans le cœur... »

Ici l'émotion devint générale, la voix du pénitent fut couverte par les gémissements et les pleurs de l'assemblée.

F. COILLARD.

Nos lecteurs trouveront plus loin aux *Nouvelles récentes* (page 434), un intéressant compte-rendu, arrivé trop tard pour prendre place ici.

(1) Paroles tirées d'un cantique fort populaire dans les Eglises du Lessouto.

(Note du Réd.)